

Ils furent beaux encor les jours où Galilée
Sonda les profondeurs de la sphère étoilée
Et du char des soleils arrêta les essieux ;
Où des mondes Newton devina l'harmonie,
Où Franklin, redoutable à toute tyrannie
Put ravis leurs foudres aux cieux.

Après tant de moissons, l'intelligence humaine
Crut avoir épuisé son fertile domaine.
" J'ai touché du progrès les suprêmes confins,
Disait-elle au flambeau pâissant de ses veilles,
Mon œuvre est accomplie, et l'arbre des merveilles
N'a plus pour moi de fruits divins."

Ne savez-vous donc pas, frêles fils de la femme,
Que celui dont l'aurore est le regard de flamme,
A d'éternels essors voudra l'humanité,
Et que vos pas iron de miracle en miracle
Sans atterrir jamais jusques au tabernacle
Où réside sa majesté ?

Aux outrages du temps s'il soumet la matière
Il refuse au néant, même un grain de poussière,
La tonne sous sa main n'est qu'un autre horceau,
Et d'un monde viciell quand la forme est usée,
Il dilate au soleil la goutte de rosée
Et fait naître un monde nouveau.

Aujourd'hui, la merveille à nos yeux ne complète
Nous rappelle de Caux (1) la sublime folie ;
Poètes, célébtons le triomphe des arts !
L'onde, présent des cieux, sève de la nature,
L'onde, des continents amoureux ceinture,
S'attelle au timon de nos clairs.

La vapeur dans l'airain l'eau qui bont prisonnière
En fumeux tourbillons assiége sa barrière ;
Un mont s'écroulerait sous ce puissant levier ;
Mais Part en se jenant, par un nouveau prodige
Maîtrise cette force immense et la dirige
Comme l'arabe son coursier.

La vapeur ! la voilà qui dévore l'espace,
Quel char de ses wagons égalerait l'audace
Quand ils roulent lancés sur leurs réseaux de fer,
Quand ni fleuves, ni rocs, ni monts aux larges crêtes
N'arrêtent leur essor qui lasse les tempêtes
Et les vaniteux aux champs de l'air !

Tantôt du haut sommet des montagnes chenuis,
Sur un pont gigantesque, étangé dans les nués,
Ils franchissent des slots orageux ou dormants ;
Tantôt dans les tunnels où s'éteint la lumière,
Ils plongent, noirs démons, leur fumante crinière
Avec d'horribles sifflements.

Voyez-vous sur les eaux ces vastes Bucénautes (2)
Exhaler la vapeur comme des météores ?
La mer veut résister aux nautiques géants :
Mais de slots écumeux en vain elle les couvre,
Leur nageoire de fer coupe la vague et s'ouvre
Un chemin par les océans.

Tremble, fière Albion, sur ta rive alarmée,
Ta rivale, demain, va jeter une armée.

(1) De Caux, né aux environs de Rouen, au commencement du 18e siècle, auteur de plusieurs ouvrages en vers, se croyait supérieur à la plupart des poètes de son temps. On fit contre lui une épigramme terminée par ces vers :

De Caux prétend rimer, et c'est là sa folie :
Mais bien que ses vers durs, d'épithètes enséchées,
Soient de tout amateur chez Procope si bléssés,
Lui-même il s'applaudit, et d'un ton téméraire
Prend le pas au Parnasse au dessus de Molière.

(2) Bucénaute, nom d'un grand et magnifique vaisseau dont se servaient les Vénitiens tous les ans, lorsque le Doge fesait la singulière cérémonie d'épouser la mer, le jour de l'Ascension. Les uns en font remonter l'origine à l'année 1311 et d'autres à 1177.

De tes mille vaisseaux que te sert le rempart ?
Déjà le combat fume au pied du promontoire,
Et Blücher (1) ne vient pas pour forcer la victoire
A saluer ton léopard...

Mais, non ! la douce paix du monde est souveraine ;
La paix donne aux beaux arts l'auréole serine
Qui les fait resplendir dans la postérité.
Jalouse de remplir une tâche immortelle,
La vapeur, à la paix demande sa tutelle,
Car la paix c'est la liberté !

C'est le respect du droit, la justice et la vie ;
Par la paix ensainte et par elle servie,
O vapeur du progrès tu deviens le moteur.
Du commerce du monde organe et providence,
Tu fais germer de l'or, des épis, l'abondance,
Sur les deux flancs de l'équateur.

L'été peut consumer le fleuve dans nos plaines,
Les zéphirs alisés suspendre leurs baleines,
Par toi la moule tourve et moude le pur froment ;
Ton souffle de Vulcain embrase les fournaises,
Et tu rends à la nef échouée aux falaises
L'empire du gouffre courrant.

Par ton puissant secours l'art humain se déploie
Et produit ces issus d'or, de laine et de soie,
Ornements merveilleux des salons opulents,
Et ces riants tapis aux guirlandes fleuries
Qui nous font admirer le gazon des prairies
Sous les lustres étincelants.

Par toi de cent couleurs le cristal se colore,
Par toi se fondent l'or et le bronze sonore
Qui sonne la prière et la gloire et l'amour ;
Par toi l'énorme pompe, au fond des mines sombres,
Plonge pour boire l'onde à la coupe des ombres
Et la vomir à l'œil du jour.

Mais ce n'est point assez de verser aux deux mondes,
Aux lointains Archipels dispersés sur les ondes,
Les trésors de la paix, les prodiges des arts.
Pour être un digne roi de la nature entière,
L'homme doit élever plus haut que la matière
Sous espérance et ses regards.

O vapeur, deviens donc le courrier des idées,
Répands-les sur le monde en divines ondées,
Ainsi que le nuage épanche l'eau des cieux ;
De la plage lointaine entendu la voix plaintive,
Que par toi l'Evangile aborde toute rive
Où l'homme enceuse de faux dieux !

Des sages, des savants agrandis la carrière,
Aux plus obscures nuits va donner la lumière ;
Tire la vérité des langes du sommeil,
Fais briller la pensée et suis rouiller le glaive
Afin que tout esprit jusques à Dieu s'élève
Comme l'herbe vers le soleil....(2)

C. CHAUBET.

AFRE.

(Suite et fin)

IV.

L'étonnement d'Afre est facile à comprendre. La société antique n'avait rien fait pour la femme, et surtout pour la femme pécheresse. Mettez en présence d'Aspasie ou de Laïs, qui furent à Athènes ce qu'était Afre à Augsbourg, un philosophe à qui elle dépeint le ride de son cœur, la fatigue, le dégoût qui se sont emparés d'elle, ce philosophe n'aura ni appui à lui offrir,

(1) Blücher, feld maréchal prussien, dont l'arrivée de ses troupes à Waterloo décida la victoire en faveur des alliés.

(2) Toutes les notes sont de la Rédaction de l'Echo.